

plainte au bon Dieu de partir si tôt pour la patrie quand les ouvrières sont si rares dans cette partie reculée de la vigne du Seigneur.

Sœur Marie-Angilbert (Hermine Bellerose) née à Saint-Félix de Valois, P. Q., le 20 avril 1869, de parents profondément chrétiens, manifesta de bonne heure son goût prononcé pour la piété. D'un naturel timide, elle portait cependant une âme capable des plus généreux sacrifices. Aussi quand le bon Dieu lui fit entendre son appel, elle n'hésita pas à sacrifier tout ce qu'elle avait aimé ici-bas pour embrasser une vie humble et cachée. Entrée au Noviciat de Sainte-Anne de Lachine, à l'âge de 19 ans, elle marcha constamment dans la voie de l'abnégation religieuse. Admise à faire ses premiers vœux au mois de juillet 1890, elle fut généreuse dans son oblation et résolut de ne jamais marchander avec le bon Dieu. Cette résolution fut écrite au ciel. La communauté pressée d'envoyer une nouvelle recrue de missionnaires à Kosoriffsky, jeta les yeux sur cette jeune professe de quelques mois, et celle-ci s'inclina tout heureuse devant la volonté divine que lui manifestaient les supérieures. Elle aborda les terres froides et inhospitalières de l'extrémité nord-ouest de l'Amérique sans sentir faiblir son courage, et pourtant que de difficultés l'attendaient !

Etrangère à la langue anglaise comme à celle des Indiens, elle voulut les apprendre afin de se rendre le plus utile possible. Tous les travaux de la vie de missionnaire furent les siens. Elle s'employait surtout avec une bonté tout aimable à cuire les aliments pour les pauvres enfants sauvages et s'ingéniait à préparer des mets variés pour ses chères compagnes. « Le bon Dieu, disait-elle gaiement, a tant égard à ma bonne volonté, qu'à son exemple, avec rien, je fais toute espèce de bonnes choses. »

Le 24 août 1895, cette courageuse missionnaire prononçait ses vœux perpétuels dans la petite chapelle de la mission. Pour avoir une idée du bonheur dont son âme était inondée, il faut lire quelques-unes des confidences intimes qu'elle écrivait à sa supérieure générale : « Je surabonde de joie à la pensée que mon Dieu daigne m'accepter pour son épouse, moi si indigne d'un tel privilège. Je sens que Notre-Seigneur m'aime et je lui abandonne mon être tout entier. » Le Seigneur, en effet, agréa l'holocauste de son humble servante et content du travail qu'elle avait déjà accompli, il la convia bientôt au festin des noces éternelles. Prise d'un mauvais rhume pendant les pluies continues de l'automne dernier, et épuisée sans doute par une activité trop grande, l'état de sa santé devint très inquiétant.